Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 41

Artikel: La barque : [suite]
Autor: Barancy, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

introduit nécessairement; n'ayant rien plus à cœur que d'arrester toutes sortes de désordres et principalement ceux dont les suittes sont aussi considérables que le sont celles de celui-cy, Nous avons jugé d'en interrompre le cours. Et pour cet effet.... nous ordonnons de nouveau très expressément par le présent à toutes sortes de personnes de quelque qualité et conditions qu'elles soyent de faire arracher incessament toutes les vignes qu'ils ont plantées ou fait planter depuis deux ans en ça... leur fesant deffenses et inhibition très expresses de plus s'ingérer d'en planter dans des lieux où il n'y en a point présentement et où il n y en avait point il y a deux ans, sous peine de les voir aussitôt arracher à leurs frais et d'estre en outre punis comme désobeissants et réfractaires aux ordres de la Seigneurie, etc.....

« Le but en vue, nous dit le *Musée Neuchâtelois* qui publie ce document, était donc de favoriser la culture des céréales. De nos jours, un gouvernement ne pourrait guère restreindre une branche d'industrie ou un genre de culture au profit d'un autre. Mais au siècle dernier un gouvernement avait pour devoir de veiller à ce que la production des grains fût en rapport avec le chiffre de la population. En effet, le pain, qui formait l'élément essentiel de la nourriture, ne pouvait, avant l'introduction de la pomme de terre, être remplacé par aucun autre aliment. Une disette de grains, qui est en tout temps une calamité, avait alors les conséquences les plus funestes, car une importation quelque peu considérable, si même les pays voisins pouvaient céder leur surplus, ne se faisait dans les meilleures conditions que très lentement, à grands frais et au prix de mille déboires. Les provinces du Rhin et le grand duché de Darmstadt servirent plusieurs fois de greniers à notre pays. Les blés remontaient le Rhin et l'Aar, et le trajet de Mayence à Neuchâtel durait environ trois semaines, mais quelquefois les barques étaient prises pendant un laps de temps considérable dans les glaces, ce qui facilement portait la durée du voyage à deux mois et plus. Il était donc prudent d'avoir le moins possible recours à ces importations lointaines et peu sûres, mais de trouver dans le pays même les aliments de première nécessité. »

L. M.

Recette pour faire un discours politique.

Vous prenez, soit dans un dictionnaire, soit dans des discours politiques aujourd'hui oubliés, soit dans votre imagination, une certaine quantité de mots ou de membres de phrases comme ceux-ci :

Progrès — ordre social — démocratique — généreux — chaleureux — légalité — mouvement et résistance — services rendus, dévouement que la République n'oubliera pas — développement de l'esprit humain — marche de la civilisation — essor de la liberté — institutions que l'Europe nous envie — pacte fondamental — vieilles royautés vermoulues — les droits de l'homme et les devoirs des gouvernements — ouvrez des écoles, répandez l'instruction dans les masses — du choc des opinions jaillira la lumière — devoirs qui s'imposent — le présent, le passé et l'avenir — les doctrines dangereuses — les utopies entraînantes — fermeté inébranlable dans les principes — savoir attendre — ne jamais désespérer — ne pas se laisser abattre par un revers — savoir supporter les échecs — pensées viriles — sacrifices personnels — amour du peuple — travail récompensé, salaires rémunérateurs — sagesse dans les rouages administratifs — diminution des charges publiques — peuple souverain — abnégation — désintéressement — amour du peuple — avenir prospère — protection de l'Etat — un pour tous, tous pour un, etc., etc.

Vous combinez et mélangez ces mots à l'infini, en les assaisonnant de qualificatifs, tels que : « généreux, populaire, patriotique, national, vaillant, admirable, etc., » et de substantifs dans ce genre : « drapeau, flambeau, lumière, science, gloire, etc. »

Puis, de tout cela vous faites une macédoine que vous servez sans ménagement, et sans donner à vos convives le temps moral d'avaler les bouchées.

Il va sans dire que cette macédoine se combine de mille façons. Dans telle occasion on peut intervertir l'ordre des phrases ou se contenter seulement de déplacer les alinéas.

Le comble de l'art, c'est d'arriver à ne pas se comprendre soi-même. Les autres comprendront pour vous.

LA BARQUE

par Jean Barancy.

II

Pan !... pan !!... pan !!!

De ses bras nerveux et robustes, Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan !... pan !!

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur.

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque, rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Sans doute elle ne pouvait plus servir, elle était usée, noircie, finie, la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait !

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors, coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et aller loin, loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette effleurant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance ? Ne l'avait-elle pas aidée à vivre pendant quelque temps après la mort de Nazaire ?

— Il me semble, dit-elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments, il me semble que tu frappes une amie !

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et, voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu t'épargner ce chagrin ! murmura-t-il ; mais, hélas, nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail et, pour en finir plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclats ; le bois et autre chose aussi qui grinça sous la hache et aussitôt un flot de... pièces d'or s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette ! Tiennette ! s'écria le jeune homme, qu'est-ce que cela signifie ? Viens voir !

Elle accourut, se baissa, ramassa une poignée de pièces et, tous deux se croyant le jouet d'un rêve, restèrent là, muets et immobiles, avec de l'or plein leurs mains.

Pascal, le premier, revint à lui.

— Nous ne rêvons pas, Tiennette, lui dit-il, regarde comme c'est doux et brillant ! Comme cela sonne joyeusement !

— Mais enfin, répliqua-t-elle stupéfaite, d'où cela sort-il ?

— Qu'en sais-je ? J'ai frappé au hasard, sur le coffre, sur le banc que voici...

Oh ! Comme il y en a ! Comme il y en a !

Elle s'était agenouillée et ramassait en tas ces jolies pièces sonores, tandis que Pascal, soulevant chaque morceau de bois, cherchait d'où elles venaient de s'échapper !

— J'ai trouvé ! cria-t-il tout à coup. Et il apporta à Tiennette la moitié du petit banc sur lequel on s'asseyait dans le bateau et qui, formé de deux planches juxtaposées et solidement clouées cachaient entre elles une sorte de boîte en ferblanc, longue et plate dans laquelle restaient encore quelques pièces et des billets de banque parfaitement intacts.

Pascal et Tiennette, ahuris, les yeux dilatés, palpaient l'or avec un frémissement de tout leur être et, moins d'une heure après, quand ils retournèrent au logis, ceux qui les rencontrèrent se demandèrent s'ils n'étaient pas devenus subitement fous, à les voir courir comme ils le faisaient, avec des airs si étranges.

Le soir même, sans plus tarder, le matelot rendit visite au notaire de Presselles et lui fit part de sa surprenante, de son extraordinaire trouvaille ; mais le tabellion parut moins étonné qu'il aurait cru et lui demanda simplement à combien s'élevait la somme.

— A douze mille francs, tant en billets qu'en écus, répondit-il.

Comment expliquer cela? N'était-ce point un miracle?

Un miracle? Allons donc! De ce que Nazaire n'avait jamais dépensé un sou mal à propos, cela ne prouvait pas qu'il fût misérable, et le notaire, à qui la mémoire faisait rarement défaut, se souvenait bien qu'un jour, peu de temps après avoir recueilli Tiennette, il était venu le trouver pour le consulter sur le placement d'une dizaine de mille francs environ, mais il s'était ravisé et tout le monde le croyait pauvre, tandis que le vieil Arpagon cachait son argent dans la barque qu'il construisit lui-même vers cette époque.

Bizarre idée cela, il ne fallait pas en disconvenir, mais enfin ce coffre fort ambulant valait peut-être autant que le flanc d'un fauteuil ou la paillasse d'un lit, puisqu'il passait moins de temps chez lui que dans son bateau.

Et puis, c'était son idée, quoi!

Huit jours après, Pascal conviait à un grand repas tous ses camarades les matelots, et ce fut une fière noce dont on se souvient encore à Presselles.

Depuis cette époque déjà lointaine, leur petite fortune a prospéré; comme Tiennette s'entendait bien au ménage, comme Pascal travaillait toujours avec vaillantise, le matelot est devenu patron d'un beau bâtiment de pêche appelé *L'Oncle Nazaire*, en manière de reconnaissance envers le bonhomme.

Et voici comment, disent les gens du pays, le désintéressement de Pascal a été récompensé et comment il est devenu le plus riche de son village en épousant la fille la plus pauvre.

FIN

Vortigeu et matou.

Dâo teimps iô lè militéro passâvont l'écoula dein lè vîlhies casernès, découtè la Tornaletta, pè Lozena, l'étâi onco lo bon teimps. Clliâo dzouveno valets n'étiont pas atant tenus qu'ora, et lâo restâvè bin dâo teimps po s'allâ promenâ décé, delé, et po férè cognessance de 'na galéza pernetta, kâ l'étâi prâo la moûda, adon, po clliâo djeino sordâ, d'avâi onna cousena pè Lozena, sein que y'aussè fauta d'étrè d'apareint. A cé adzo, ne faut pas grandteimps po preindrè fû, sâi d'on coté, sâi dè l'autro, et suffit qu'on valottet et 'na felietta sè séyont vus rein qu'on iadzo, et que l'aussont rizu einseimblio, po étrè dâi vîlhiès cognessancès.

On luron dè pè Pompaplio, que passâvè se n'écoula dè vortigeu, s'étâi trovâ pè la Sallaz onna demeindze qu'on lâi dansivè, dévai lo riond avoué 'na galéza gaupa dè pè St-Barthelomâ, qu'étâi cousenâire tsi dâi retsâ que restâvont eintrémi Lozena et Outsy. Dinsè, dinsè, sè mettiront à djasâ, à sè démandâ dè iô l'îront, se bin que lo galé raccompagnâ la grachâosa, po savâi iô le restâvè, et m'einlévine se du cé momeint lo gaillâ ne retornâ pas quasu totè lè nés férè vesita à cllia galéza, et lâi restâvè tant qu'âo momeint dè la retraite, îo faillâi retraci lo contr'amont.

Lo sorcier lâi viquessâi bin, kâ la gaupa lo soignivè âo tot fin, et ti lè iadzo que vegnâi, se reletsivè lè pottès d'on bon verro dè vin boutsi et soveint de n'assiétâ d'on resto dè fricot avoué on bocon dè pan dè bolondzi. Nion ne savâi que vegnâi perquie, kâ sè catsivè pè lo courti qu'étâi pliein dè bossons, dé botiets, dè grezallâi, et mémameint dè sapins, tant quiè âo momeint iô poivè s'einfatâ à catson pè l'hotô. N'iavâi què lo petit bouébo à monsu que l'avâi vu on part dé iadzo; mâ ne l'avâi pas redipettâ. Binsu que la serveinta lâi baillivè dâi caramellès po sè câisi.

Clliâo dzeins aviont onna tsatta qu'avâi se n'assiéta dézo lo ratéli, et du on part dè dzo on s'apéçu que le medzivè mé què dè coutema, qu'on ne lâi compregnâi rein; et quand bin on lâi redrobliâvè sè rachons, rein ne restâvè dein l'assiéta. A la fin, on sè veilla, et on bio dzo on ve on gros matou décampâ dè la cousena âo momeint iô madâma lâi eintrâvè. On sut à quiet s'ein teni et lo leindéman, à dîna, que la dama cein racontâvè âo monsu, le petit bouébo que dinâvè avoué leu et qu'oût cein que sa mére desâi, lâi fâ:

— Maman!

— Et quoi, mon chéri?

— Ce matou, c'est peut-être le soldat à minette!

Ruses des maquignons.

Les ruses des maquignons sont toujours intéressantes à connaître, ne serait-ce que pour les éviter, lisons-nous dans le *Sillon*, revue agricole du Jura. D'après un savant vétérinaire qui en a fait une étude spéciale, voici comment un maquignon transforme un cheval grossier en un cheval fin.

Supposons un cheval dont le poil est long et bourru, le ventre gros, le pied grand et plat; en certains endroits, d'énormes masses de crins dérobent en partie à la vue la tête, l'encolure, les fesses, les tendons, etc.; en résumé, ensemble lourd et disgracieux.

Entre les mains du marchand, l'animal est tronsformé pour le plaisir des yeux.

Une ou deux purgations font tomber le ventre, et le cheval paraît plus grand, plus léger, mieux membré. Les longs crins du pourtour du nez et de la bouche, les poils des ganaches et des oreilles sont brûlés.

Si la tête a du gras et que la saison le comporte, la tonte complète est effectuée; le toupet, la crinière sont toujours émondés, régularisés et parfois éclaircis aux ciseaux ou arrachés en partie avec une griffe en fer. La queue est rafraîchie, taillée régulièrement, coupée bien au-dessus des jarrets, souvent dégrossie et allégée par l'écourtage. Les longs poils qui, courant sur le trajet des tendons, forment les fanons, cachant l'origine des sabots, sont coupés aux ciseaux. Et puis viennent l'excision des châtaignes et des ergots, l'embellissement des pieds que le maréchal raccourcit, creuse en dessous, diminue fortement à leur pourtour et transforme en petits moignons courts et ronds.

Voilà la toilette faite. L'animal est dégagé dans son ensemble; ses fesses semblent mieux musclées, il présente un tout autre cachet d'élégance, de distinction et dispose favorablement en sa faveur. Quelques coups de ciseaux ont suffi pour opérer ce changement à vue.

Passons maintenant à l'action du gingembre. La queue bien portée est un objet de toilette recherché. Le beau port de queue, outre qu'il donne de l'élégance, de la distinction, du cachet, est considéré comme un indice d'énergie. Il est obtenu artificiellement par l'introduction à l'endroit propice d'un morceau de gingembre.

Le gingembre détermine une cuisson, et aussitôt la queue se détache gracieusement du corps, s'arrondit en une courbe élégante ou se renverse sur le rein comme un brillant panache.

C'est ainsi qu'on est enrossé.

Un grand bienfait. — Un inventeur a été assez heureux pour trouver un moyen d'étudier le piano sans gêner ses voisins et sans user le mécanisme. Quelle économie! mais aussi quel soulagement pour ceux qui ne pianotent pas!...

Il suffit de prendre une bande d'étoffe assez épaisse ayant cinq centimètres de haut, sur une longueur suffisante pour s'étendre dans toute la longueur du mécanisme, suspendre cette bande en la collant à une tringle en bois mince, de même longueur, et fixer ce petit appareil (durant le temps de l'étude) dans l'intérieur du piano entre les cordes et les marteaux. Les marteaux ne frappent plus directement sur les cordes qui ne s'usent pas, et l'attaque de ces marteaux sur l'étoffe rend le piano demi-muet.

On a élevé bien des statues dans ce siècle à des hommes qui n'ont certainement pas rendu un service pareil à l'humanité.

Théâtre. — On nous annonce, pour le 15 courant, l'ouverture de la saison théâtrale. M. Scheler, dont nous n'avons plus à faire l'éloge, puisque, depuis nombre d'années déjà, notre public a pu apprécier ses éminentes qualités de littérateur et d'artiste dramatique, nous revient, assure-t-on, avec une très bonne troupe. Il va sans dire que pour se rendre compte de la valeur de celle-ci il faudrait l'avoir vue à l'œuvre, et ce n'est pas le cas; mais nous avons toute